

AMANTS

/

AMIS

/

ENNEMIS

Odile Cornuz
Clos-Brochet 35, 2000 Neuchâtel, Suisse

*Ce qui suit se passe dans l'espace d'un
battement de paupières*

Amants

Deux jeunes gens sont attachés par de lourdes chaînes qui bardent leurs corps. Ils ne peuvent pas se toucher – mais presque, s'ils se tendent l'un vers l'autre de toutes leurs forces. Leur sexe est indifférent. Le texte est écrit au masculin mais entendu comme neutre. Les modifications de genre sont à apporter selon la distribution. On peut également imaginer la scène divisée en quatre espaces distincts avec quatre couples (homme-homme, homme-femme, femme-homme, femme-femme) jouant le texte simultanément.

L'UN

Amants !

L'AUTRE

Oui !

L'UN

Amants !

L'AUTRE

Oui !

L'UN

Amants !

L'AUTRE

Oui ! Amants !

L'UN

Oui !

Epuisés, ils se taisent. Baissent la tête et dorment quelques secondes.

L'UN

Amants !

L'AUTRE

Encore !

L'UN

Amants !

L'AUTRE

Encore ! Oui, amants !

L'UN

Encore !

Leurs têtes sont soutenues par l'intensité du regard qui les relie. Un des deux baisse les yeux. La tête de l'autre tombe sur sa poitrine.

L'AUTRE

Viens me chercher.

L'UN

Amène ton corps, toi.

L'AUTRE

Toi.

L'UN

Ton corps, encore, oui, amène-le, ta gueule avec.

L'AUTRE

Ma tête reste ma tête, là, sur mes épaules – mais ton regard, ton regard, soutiens-moi.

L'UN

Viens.

L'AUTRE

Viens me chercher.

L'UN

Marche.

L'AUTRE

Pas la force. Viens-toi.

L'UN

Je ne peux pas.

L'AUTRE

Marche.

L'UN

C'est toi.

L'AUTRE

Ta faute.

L'UN

Ta faute.

L'AUTRE

Je n'en peux plus.

A nouveau leur parole se brise et leurs têtes s'effondrent sur leurs poitrines.

L'AUTRE

Je ne peux rien.

L'UN

Avance.

L'AUTRE

Je ne peux rien.

L'UN

Regarde-moi.

L'AUTRE

Je peux te regarder.

L'UN

C'est bien.

L'AUTRE

Je te regarde.

L'UN

C'est mieux.

L'AUTRE

Je ne peux que te regarder.

L'UN

C'est vrai.

L'AUTRE

Je voudrais –

L'UN

Chut.

L'AUTRE

Ne me tais pas. J'ai droit à la parole.

L'UN

Au regard.

L'AUTRE

A la parole.

L'UN

Au creux de ta bouche, oui, elle coule, elle. Elle n'en peut plus de couler, elle dégouline de mots et te gave et te gave et moi je te regarde t'emplir de mots et ton ventre se gonfle.

L'AUTRE

Je recrache. Je n'avale pas. Jamais, les mots.

L'UN

Et le reste ?

L'AUTRE

Je ne sais pas avaler. On ne m'a pas appris. On a voulu m'apprendre. Je n'ai pas appris. Je ne sais pas avaler et je ne veux pas et je –

L'UN

Je te voudrais.

L'AUTRE

Tu me veux.

Ils tentent de se libérer de leurs chaînes, ils se débattent. Sans succès.

L'AUTRE

Dehors il fait nuit.

L'UN

Ici aussi.

L'AUTRE

Dehors.

L'UN

Il fait froid, ici aussi ; il y a des étoiles parfois qui se reflètent dans les trottoirs et tu glisses dans le ciel sans y penser – c'est juste qu'après aux chaussures ça colle et ça poisse, tout ce qui voulait briller et que tu piétines sans y penser.

L'AUTRE

C'est charpie.

L'UN

De nos corps, oui. Mais vient autre chose.

L'AUTRE

Autre chose.

L'UN

Le trou qu'on évite.

L'AUTRE

Ne pas tomber. Ne pas tomber. Ne pas tomber.

L'UN

Le trou béant dans la ville et on se demande : mais où s'arrête-t-il. Peur de se pencher, vertige et droit aux enfers, s'ils brûlent bien là en bas tous les pécheurs et tous ceux qui ne peuvent croire.

L'AUTRE

Croire.

L'UN

Croire, je ne sais pas. Le trou jamais ne s'éclaircit et puis un jour il n'y a plus rien et la route et le trottoir et le jardin : tout est lisse, incroyablement lisse – et c'est là que le doute s'insinue, c'est de là que germe l'idée pourrissante, la voix qui ronge chacun de nos pas : en-dessous, tout est à creuser, tout a été creusé, mais où ?

L'AUTRE

Où ?

L'UN

Je te le demande – non, pas toi, je LE demande, je le crie : où ?! A n'importe qui, celui qui aurait la réponse, ici, maintenant, dans cette salle obscure. Je suis à genoux devant toi mais que se passe-t-il en dessous ? Cette terre meuble, pour qui a-t-elle été retournée ?

L'AUTRE

Ce n'est pas à toi de dire cela.

L'UN

Tu me suivras sous terre, de toute façon.

L'AUTRE

Pas comme ça. D'abord... d'abord... se cacher sous le sable.

L'UN

Promis.

L'AUTRE

Tu dois mieux promettre. Nous irons sur la plage.

L'UN

Nous irons sur la plage.

L'AUTRE

Nous inscrirons nos noms à marée basse et chaque trait de nos lettres aura une longueur de cinq pieds.

L'UN

Cinq pieds.

L'AUTRE

L'un après l'autre nous nous ensevelirons.

L'UN

Promis.

L'AUTRE

Je n'ai pas fini. Ensuite, nous nous désensablerons et nous laverons nos corps dans la mer salée. Puis nous lècherons le sel de la peau de l'un, de l'autre. Nous attendrons que la marée efface nos noms.

L'UN

Et après ?

Ils se regardent sans mot dire. Un temps.

L'UN

Tu n'as rien à dire ?

L'AUTRE

Rien.

Ils se regardent encore. Passe le temps.

L'UN

Tu n'as rien à dire ?

L'AUTRE

Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi dire ou plutôt comment et à qui, pourquoi. C'est trop simple ainsi. Trop simple. Regarde. Je me tais si bien.

L'UN

C'est vrai. Mais ta voix, ta voix, ta voix me berce.

L'AUTRE

Je ne veux pas te bercer.
L'UN
Je sais. Ta voix me fait transpirer, aussi.
L'AUTRE
C'est mieux. C'est plus vrai.
L'UN
Quand tu m'appelles par mon prénom –
L'AUTRE
Je ne t'appelle jamais par ton prénom.
L'UN
Je sais.
L'AUTRE
Je te dis : casse-noisettes. [kasnwaz], mon casse-noisettes, mon [kasnwaz].
L'UN
Je préfère le possessif.
L'AUTRE
Je sais.
L'UN
J'oublie que je m'appartiens quand tu me dis : mon [kasnwaz]. Je suis quelqu'un d'autre, et à
toi, toi, toi seul dévoué.
L'AUTRE
Tu m'appartiens.
L'UN
Tu m'appartiens. [petal].
L'AUTRE
[petal] et [kasnwaz]. C'est bien.
L'UN
C'est bon.
L'AUTRE
On est bien.
L'UN
On pourrait être mieux – mais on est bien.
L'AUTRE
Tous les deux. [petal] et [kasnwaz].
L'UN
J'ai compris. Tous les deux.
L'AUTRE
Tous les deux.
L'UN
Arrête de répéter ce que je dis !
L'AUTRE
J'arrête.
L'UN
Utilise tes mots à toi. Chasse gardée.
L'AUTRE
Je me tais. Un moment.

L'un s'endort. L'autre se met à parler avec difficulté.

L'AUTRE

Quand tu dors tu fais semblant. Quand tu souris aussi. Paupières mal ajustées – dents trop blanches. Tu n'es pas toi. Je ne te connais pas. Je ne te connaîtrai jamais. Il n'y a que cette distance entre toi et moi. Mais je ne peux t'atteindre, je ne peux m'emparer de ton sommeil, l'empoigner à pleine bouche. Tu fais semblant. Je voudrais te libérer, mais de quoi ? Tu fais semblant, tu veux tirer de ma bouche des aveux de tendresse ! Tu n'auras rien de plus, rien de plus ! Je te regarde et cela devrait te suffire et déjà te faire ployer : tout est trop grand pour toi. Je suis trop grand pour toi, je te dépasse de quatre têtes de haut, deux troncs de large. Tu es un insecte, je peux te gober à tout instant. Je te veux.

Il tire sur ses chaînes. Tant et si bien qu'un bras se libère. Il est frappé d'étonnement et après un temps avance sa main jusqu'à presque toucher le sexe de l'un. L'un bouge imperceptiblement, ce qui fait retirer la main de l'autre – puis après un temps il tente la même approche auprès du visage. L'un relève la tête, gémit – la main libérée reprend sa place enchaînée. L'un ouvre les yeux.

L'UN

Pas de rêves ! Pas de rêves, c'est insupportable !

L'AUTRE

Essaie encore. Ferme les yeux.

L'UN

Une machine à rêve.

L'AUTRE

Je l'inventerai.

L'UN

Elle existe déjà. C'est un aquarium à cerveau, qui pompe les songes des enfants. Je l'ai vue.

L'AUTRE

Je l'inventerai encore. Comme si elle n'avait pas existé. Mais dors, dors, tu dois dormir avant de rêver.

L'UN

Tu m' observes.

L'AUTRE

Je t'admire.

L'UN

Tu me jauges.

L'AUTRE

Je n'ai rien d'autre à faire.

L'UN

Pas sommeil ?

L'AUTRE

Comme d'habitude.

L'UN

Et tu vas me veiller ?

L'AUTRE

Comme d'habitude.

L'UN

Et je vais me sentir mort et ressuscité au matin par tes yeux.

L'AUTRE

On ne verra pas le jour entrer dans cet espace.

L'UN

Comme d'habitude.

L'AUTRE

Plutôt...

L'UN

Oui ? une idée – tu as une idée ?...

L'AUTRE

Je – comment tu penses ? Par hallucinations ?

L'UN

Je suis ma pensée.

L'AUTRE

Tu pourchasses des images ?

L'UN

Non. Non !

L'AUTRE

Tu n'es que cela pour moi. Une image. Je ne peux – te toucher.

L'UN

J'ai faim.

De la nourriture fait son apparition au bout d'un fil, et celui qui vient de parler gobe l'hameçon non sans difficulté et s'en repaît à grand bruit. Un temps.

L'AUTRE

Au coin de la bouche.

L'UN

Là ?

L'AUTRE

De l'autre côté.

L'UN

Là ? Encore à présent ?

L'AUTRE

C'est bon.

L'UN

Tu n'as pas faim ?

L'AUTRE

Soif.

L'UN

Il a soif !

De l'eau s'abat sur celui qui a soif, qui tend le gosier ouvert au ciel et se pourlèche les babines.

L'UN

Mieux ?

L'AUTRE

C'est facile. Je veux dire c'est facile d'aller mieux comme ça.

L'UN

Moi ça va mieux.

L'AUTRE

Trop facile.

L'UN

Jamais content.

L'AUTRE

Trop facile.

Noir. Pendant ce temps les comédiens changent de place en faisant lourdement claquer leurs chaînes au sol. La lumière revient un peu avant qu'ils aient pu échanger leurs places et ils s'immobilisent dans une fausse position d'enchaînement, en flagrant délit de liberté.

L'UN

Amants !

L'AUTRE

Amants !

L'UN

Encore !

L'AUTRE

Oui, encore !

L'UN

Amants !

Noir.

Amis

Les deux, quatre, six ou huit comédiens sont face à face, deux par deux. L'un jette une pièce dans un seau à un mètre de lui. L'autre se lève et déplace le seau de quelques centimètres afin d'augmenter la difficulté du tir. L'action se répète.

L'UN

Trop simple.

L'action se répète.

L'UN

Trop simple.

Nouveau déplacement, etc.

L'UN

Vraiment...Tu n'as jamais eu le goût du défi, de l'aventure. C'est plat, c'est mou, c'est... banal. L'exaltation, le frisson minimum, l'adrénaline, l'orgasme – déjà entendu parler ?

L'AUTRE

Je t'en prie.

L'UN

'Ne recommence pas avec ces histoires' – mais non, non ! Je refuse ! Te laisser croupir là, accroché à ton seau. Regarde-toi ! Réagis ! Je refuse de lancer ça une seule fois de plus !

L'AUTRE

S'il te plaît.

L'UN

Non.

L'AUTRE

Pour me faire plaisir.

L'UN

Surtout pas.

L'AUTRE

En souvenir de...

L'UN

Mais nous sommes ici, maintenant ! Tous les deux, tu entends : ICI MAINTENANT TOUS LES DEUX.

L'AUTRE

Moi, je...

L'UN

Tous les deux.

L'AUTRE

Mon seau.

L'UN

De la tôle – ton seau égale ferraille, toi égale chair : vivante, palpitante, pensante.

L'AUTRE

Je vais ranger tout ça.

L'UN

Bien sûr, chaque chose à sa place et que je te range et que je te ressorte quand ça me chante ! Au feu ! Pas de nostalgie, pas de culte morbide, pas de –

L'autre fond en larmes, son seau dans une main, sa piécette dans l'autre. Il prend la parole, entrecoupée de sanglots.

L'AUTRE

C'était notre jeu, tu comprends, notre jeu, à nous, à nous. Fais-le pour moi, fais –

L'UN

Non ! Je ne remplace personne et tu ne pleures plus pour rien.

L'AUTRE

Pas pour rien.

L'UN

Pour personne.

L'AUTRE

On n'oublie jamais.

L'UN

On fait un effort.

L'AUTRE

Tu ne comprends pas.

L'UN

Je ne veux pas aller plus loin.

Il sort.

L'AUTRE

Jamais plus loin. Jamais. J'ai la nostalgie de la douleur inventée. Elle était plus noble, plus langoureuse. A présent le seul bruit qui me réconforte c'est cette piécette tombant dans le seau. Elle touche le fond. Ça résonne. L'univers est fini.

L'un est revenu à pas feutrés et s'immobilise.

L'UN

Tu voudrais une tasse de thé ?

L'AUTRE

Non. Merci.

L'UN

Ou faire quelques pas, dehors, il fait beau.

L'AUTRE

Pas envie.

L'UN

Je parie que tu n'as pas mis le nez dehors depuis des jours.

L'AUTRE

Des semaines.

L'UN

Tu devrais faire un effort.

L'AUTRE

Te voir –

L'UN

Ça ne me dérange pas, je t'assure...

L'AUTRE

Te voir est un effort. Que je fais. Te présenter ce seau, une offrande. T'écouter ne pas me comprendre, un affront. Je voudrais que tu sortes de chez moi.

L'UN

Tu devrais ouvrir les volets, aérer.

L'AUTRE

J'aimerais ne pas avoir à le répéter.

L'UN

Je peux te préparer une soupe, acheter du pain.

L'AUTRE

Je voudrais ne pas devoir te chasser à coups de pied.

L'UN

J'aimerais pouvoir t'aider –

L'AUTRE

Dehors !

L'UN

...

L'AUTRE

Dehors ! Dehors ! Dehors !

L'UN

Je – une livre de pain de seigle et de la viande séchée, c'est d'accord.

Il sort précipitamment.

L'AUTRE

A chaque fois que je sens gonfler une larme au coin de mon œil se met à trembler la main paniquée de celle ou celui d'en face : mais comment faire, comment faire, que faire pour endiguer ce flot, ces flots, ce barrage de raison prêt à craquer sous le poids de la tristesse... Attention, ouvrez les vannes !

Il s'empare d'un seau identique au premier, rempli d'eau celui-ci, et en jette le contenu en fond de scène sur une surface de verre qui brise la vague. Même opération avec un troisième seau, puis un quatrième. C'est à ce moment là que l'autre revient, passe devant la plaque de verre et se fait tremper par le contenu du quatrième seau. Moment de stupeur, puis les deux se mettent à rire sans plus pouvoir se contrôler. Ils pataugent dans les flaques d'eau, font semblant de se battre, puis tombent ensemble, épuisés.

L'UN

J'ai acheté du pain.

Il rompt le pain. Ils mangent tous les deux en silence.

L'UN

Tout est là tout est là, tout devrait être là : regarde. Derrière les images, derrière la télévision, non ! pas le radiateur, derrière, sans être vraiment derrière, là, derrière autrement, dans les idées – tu vois, maintenant, là : derrière les images. Qu'est-ce qu'il y a ?

L'AUTRE

Je ne sais pas.

L'UN

Tu ne vois rien.

L'AUTRE

Derrière ?

L'UN

Oui ?

L'AUTRE

Derrière, non, rien. Rien derrière, juste le –

L'UN

Radiateur. Merci. Quelle idée d'ailleurs, un radiateur derrière une télévision.

L'AUTRE

Je ne peux pas le déplacer.

L'UN

Le radiateur ?

L'AUTRE

Ben oui.

L'UN

Evidemment.

L'AUTRE

Oui.

L'UN

Mais la télévision...

L'AUTRE

Quoi ?

L'UN

La déplacer.

L'AUTRE

La télévision ?

L'UN

Oui.

L'AUTRE

Tu as de ces idées toi ! Et pour la mettre où ?

L'UN

Dehors.

L'AUTRE

Comment dehors ?

Il jette la télévision à travers la fenêtre. Elle s'écrase sur la rue avec grand fracas.

L'UN

Sur la rue : scratch, boum, pam ! Plus de télé ! Plus d'images. Noir. Regarder le radiateur.

L'AUTRE

Tu es malade !

L'UN

Quand les vagues de chaleur s'en dégagent, doucement, doucement, et que ça chauffe, encore, doucement, doucement, plus d'images, plus de son, juste celui du radiateur qui siffle.

Il siffle, ton radiateur.

L'AUTRE

Ah oui.

L'UN

Oui.

L'AUTRE

Et alors ?

L'UN

Tu devrais...

L'AUTRE

Le balancer par la fenêtre ?

L'UN

Oui ! Oui oui oui ! Tu me comprends alors ?

L'AUTRE

Non.

Il s'empare du radiateur et le jette par la fenêtre ; grand fracas. De même avec tous les objets qui vont suivre.

L'UN

Tu me comprends, ah, c'est formidable tout de même : oui ! Le radiateur : scratch, boum, pam ! Plus de radiateur, plus de vagues de chaleur et plus de sifflement. Plus rien.

L'AUTRE

Plus de télé, plus de radiateur.

L'UN

Plus de télé, plus de radiateur – plus de télé, plus de radiateur, plus de télé, plus de radiateur.

L'AUTRE

Et la chaîne hi-fi ?

L'UN

Plus de chaîne hi-fi !

L'AUTRE

Plus de chaîne hi-fi ?

L'UN

Scratch boum pam ! Scratch boum pam ! Plus rien ! Ah ah ! Ah ! Ah ah ah ! Plus rien : scratch boum pam ! Plus d'images plus de vagues plus de sons !

L'AUTRE

Ha.

L'UN

Scratch boum pam ! Scratch boum pam.

L'AUTRE

Plus de...

L'UN

Plus de faux tournesols, plus de lampe à pétrole, plus de bougeoir, plus de couvre-lit, plus d'oreiller, plus de pantoufles, plus de gris-gris, plus de magazines, plus de cigarettes, plus de photos!

L'AUTRE

Plus de photos ?!

L'UN

Plus de clés, plus de verre à whisky, plus de boule à neige, plus d'agenda, plus de stylo, plus de tasse mal lavée, plus de biscuits, plus de ficus, plus rien – plus rien plus rien plus rien plus rien !

L'AUTRE

Rien de rien.

L'UN

Scratch boum pam !

L'AUTRE

Scratch –

L'UN

Boum pam!

L'AUTRE

Boum –

L'UN

Pam!

L'AUTRE

Plus rien.

L'UN

Et puis?

L'AUTRE

Plus d'images, de chaleur, de lumière, de confort...

L'UN

Rien que nous.

L'AUTRE

Et quatre murs.

L'UN

Une fenêtre.

L'AUTRE

Un dépotoir en dessous, mais nous, nous, nous : vides.

L'UN

Pauvres.

L'AUTRE

Heureux.

L'UN

Calmes.

L'AUTRE

Enfin seuls.

Un temps.

L'AUTRE

C'est quoi cette tache sur le mur ?

Noir. Bruit des objets se fracassant sur la rue, passé en accéléré à l'envers. La scène, lorsque la lumière revient, est jonchée de fragments d'objets qui avaient été jetés dehors.

L'AUTRE

Elle m'appelait confiture.

L'UN

Comment ?

L'AUTRE

Confiture, parfois.

L'UN

...

L'AUTRE

Je m'étais sur elle de tout mon poids. Elle disait, dans un souffle : con-fi-ture... J'aimais bien ça. Jusqu'à ce qu'elle le dise. Con-fi-ture. Et puis je la libérais de mon poids. Et je lui mordillais l'épaule. C'était sucré.

L'UN

C'est ton histoire.

L'AUTRE

Mon histoire. Oui.

L'UN

Oui.

L'AUTRE

Excuse-moi... Confiture.

Il se lève, prend son seau et se met à chanter le refrain de Mary Poppins en dansant : 'La vie est moins amère avec un petit morceau de sucre, petit morceau de sucre, petit carré de sucre... la vie est moins amère avec un petit morceau de sucre, un petit carré de sucre !'

Un temps. L'autre est gêné.

L'AUTRE

Je peux te demander...

L'UN

Quoi ?

L'AUTRE

C'est difficile, tu sais...

L'UN

Combien tu veux ?

L'AUTRE

Pour la fin du mois.

L'UN

Tu devrais faire quelque chose.

L'AUTRE

Le loto –

L'UN

Mais non !

L'AUTRE

Je joue au loto, très régulièrement. Bientôt je vais gagner, je le sens. La chance, elle pue, tu sais : ça pue la chance, ces jours-ci, ça pue la chance ! Tu verras. Tu seras le premier à savoir.

L'UN

Et si je t'engageais ?

L'AUTRE

Emballer des piles, non merci.

L'UN

Des mois que tu ne fais rien.

Un temps.

L'AUTRE

Et alors ?

L'UN

Quoi ?

L'AUTRE

Et alors...

L'UN

Cours toujours pour ton fric.

L'AUTRE

J'en ai vraiment besoin.

L'UN

Et alors ?

L'AUTRE

Je voudrais –

L'UN

Bien faire oui toujours bien faire oui bravo mon garçon c'est bien tu sais t'essayer le derrière mes félicitations ta maman t'a bien appris à être propre voilà un gentil garçon et qu'est-ce

qu'il sait faire encore le garçon hein il sait lire écrire compter et dessiner des maisons avec papa maman devant la porte et des oiseaux dans le ciel comme c'est joli bravo mon garçon continue c'est ainsi que va la vie c'est ainsi qu'elle est juste mon garçon c'est bien oui et tu as gagné une médaille à l'épreuve de course à pied meilleur de tout le collège comme je suis fier de toi mon garçon ça c'est un gentil garçon qui fait plaisir à sa maman oui bravo c'est bien mais mais mais qu'est-ce qui se passe gentil garçon pourquoi est-ce qu'il sanglote le gentil garçon il y a quelque chose qui ne va pas il y a des années perdues il y a des médailles qui ne brillent plus ? Mais réveille-toi, bordel !

L'AUTRE

Je ne voulais pas –

L'UN

Achète-toi au moins... des poissons rouges ! De la compagnie...

L'AUTRE

Je n'arrive pas à –

L'UN

Passer le cap, mettre les voiles, te sortir les pouces : un électrochoc, oui, qu'il te faudrait, un électrochoc.

L'AUTRE

Je suis prêt.

L'UN

A quoi ?

L'AUTRE

Si tu m'aides.

L'UN

A quoi ?

L'AUTRE

Sortir d'ici. Maintenant.

L'UN

Pour aller où ?

L'AUTRE

Chez toi.

L'UN

Ben...

L'AUTRE

Chez toi ça n'est pas une bonne idée, non, pas une bonne idée du tout. Il faut que je sorte oui, mais pas pour aller chez toi, non, chez toi ce n'est pas chez moi, il ne faut pas tout mélanger, comment une chose pareille a pu me traverser l'esprit, je ne sais pas, non ! pas chez toi tout de même, c'est trop petit, trop propre, trop... chez toi.

L'UN

Je –

L'AUTRE

Pas d'excuses non, pas d'excuses, non, je m'achèterai des poissons rouges et je fourrerai mes doigts dans la prise comme ça ! Electrochoc ! Electrochoc ! Ha ha ha ! Electrochoc ! Les cheveux qui se dressent sur la tête, comme ça ! Electrochoc ! Ha ha !

L'UN

Je crois que –

L'AUTRE

Non, pas chez toi, pas chez toi : chez moi avec les cheveux dressés sur la tête et mes poissons rouges !

L'UN

Calme-toi.

L'AUTRE

Poissons rouges.

L'UN

Calme.

L'AUTRE

Electro –

L'UN

Calme-toi. Là. Je viendrai, tu sais, je viendrai tous les jours si tu veux.

L'AUTRE

Oui.

L'UN

Chut...

Il se serrent l'un contre l'autre. Un temps. Puis l'autre se met à danser, comme hypnotisé.

L'AUTRE

C'est jour de fête, c'est jour de célébration, c'est jour de fête et tu chantes et tu danses et tout le monde s'en fout, et toi aussi confiture, parce que ce qui compte finalement c'est que le monde résonne comme une piécette au fond d'un seau métallique, n'est-ce pas, n'est-ce pas ?

L'UN

Je ne sais pas...

L'AUTRE

S'il te plaît...

Ils reprennent les mêmes positions qu'au début. L'autre tient le seau, l'un lance la piécette.

L'UN

Trop simple.

L'AUTRE

Vraiment...

Ils continuent le même jeu tandis que la lumière baisse. Jusqu'au noir.

Ennemis

La scène est compartimentée comme une boîte à tiroirs. On doit sentir qu'il s'agit d'un monde à l'étroit. Les comédiens apparaissent et disparaissent, passant d'un tiroir à l'autre, dans une logique aléatoire. On aura besoin d'une bande enregistrée avec des bruits de foule.

L'UN

Moi je t'aime bien.

L'AUTRE

Montre le moi...

Ils dansent.

L'AUTRE

Mieux que ça.

Applaudissements nourris. Comme surpris dans leur intimité renaissante, ils s'arrêtent brusquement et font face aux spectateurs. Douche froide (au sens propre). Rires enregistrés. Ils se mettent en position de boxe. La foule s'échauffe : rires sonores et encouragements grossiers. Les premiers coups qu'ils décochent sont verbaux, puis mimés, avant d'en arriver véritablement aux poings.

L'UN

Moi je pleure d'abord.

Applaudissements.

L'AUTRE

Moi je crie d'abord.

Applaudissements.

L'UN

Moi je frappe.

La foule exulte.

L'AUTRE

Moi je ne fais rien.

La foule hue. Une voix crie : « Remboursez ! »

L'UN

Moi je gesticule. Je dois être ridicule, je veux être ridicule, j'ai besoin qu'on me voie. Alors je fais de grands gestes et je casse des trucs.

Une voix crie : « Bravo ! »

L'AUTRE

Moi je reste dans mon coin. Je suis tétanisé.

La foule hue ces propos.

L'UN

Mais il faut faire quelque chose, il faut se manifester, il faut dire que tu es là et que tu n'es pas d'accord et que tu ne peux pas être traité comme ça et que tu refuses et –

Une clameur soulève la foule, puis s'apaise peu à peu jusqu'aux dernières phrases de l'autre.

L'AUTRE

Je n'ai plus de force. Je ne bouge pas. J'essaie de ne pas entendre ce qui se crie. Je n'ai pas la force de parler. Mes genoux protègent ma poitrine. J'écoute mon cœur. Je n'existe plus pour personne. Que pour moi.

Une voix crie : « Egoïste ! ».

L'autre s'enfuit en courant et réapparaît avec un bouquet de marguerites.

L'AUTRE

Pas de quoi se branler.

L'UN

Pardon ?

L'AUTRE

Pas de quoi se –

L'un lui arrache le bouquet de marguerites des mains et lui fait signe de se taire à cause de la foule. Ils se mettent à marcher en rond, chacun dans son cercle. L'un jette le bouquet de marguerites en l'air, l'autre le rattrape et se met à égrener les pétales de chaque fleur.

L'UN

Tu n'as rien à dire ?

L'AUTRE

Rien.

Ils tourment en rond.

L'UN

Tu te tais si bien...

Ils font encore quelques tours, puis l'autre s'immobilise, respire profondément ouvre les vannes de sa parole. Il parle comme au cœur d'une tempête.

L'AUTRE

Moi, moi, moi j'ai entendu une parole blessante, blessante comme une lardasse au creux de la main et le sang qui s'écoulait, le sang, c'était aussi mon cri – pas un cri ordinaire, pas un cri de victoire, pas un cri de surprise, pas un cri de peur, mais un cri qui jaillit parce que tout est arraché, peau à vif, nerfs coupés – je pourrais courir même la tête tranchée – tout est empêché, parce que tout s'arrête. D'un coup. Plus rien. Plus rien n'a de forme, plus de sens, plus de consistance, plus d'accroches, plus d'attaches, plus d'amarres. Virez de bord ! Parce que toutes choses, tout ce que tu t'es construit pour toi, petit à petit, avec patience, amour, dans le flux et le reflux de la vie, dans ses recoins tranquilles – tout s'effondre à coups de pioches de pics de pelles: il est mort. Et je crie et je crie et je crie. Et les larmes viennent aussi, qui flottent, qui deviennent des vagues, qui... mais plutôt des sanglots, des creux de vagues

énormes comme des gueules noires ouvertes et tout doit sortir et tu ne sais pas comment parce que tout se déchaîne et s'arrête en même temps – mais tu ne veux pas entendre cela, tu ne veux pas, hein ?

L'un essaie de formuler quelque chose sans y parvenir.

L'AUTRE

Tu ne peux pas l'entendre, ça, tu ne veux pas que cela sorte de ma bouche, ça, mais d'où cela pourrait bien sortir ? Oui, tout se dérègle, oui, j'ai passé des heures sur les chiottes à me vider le bide et c'est comme si ça doit aussi sortir par là, parce que plus rien n'a de place, tout est mouvant et donne la nausée. Tu es hors de tout, tu es loin de tout et tu voudrais parfois juste qu'un signe se fasse, juste un signe, comme un miracle, dans une beauté parfaite.

L'UN

Je voulais te dire –

L'AUTRE

Mais parfois, c'est drôle, parfois tu as aussi envie que tout se taise, que tout s'aplatisse et que la douleur soit là, stagnante et seule despote, sans divertissement, sans espoir de rémission. Et tu y enfouis ta tête et tu te dis : si je n'en sortais pas ? C'est aussi définitif que quand tu écrases un moucheron au creux de ta paume. Tu te dis : c'est définitif. Et puis ça pleure et puis ça gémit et puis ça dit : pourquoi, pourquoi, pourquoi ! Et le matin tu te lèves mais c'est les yeux collés, fatigués, rougis. Et le corps rouillé.

L'UN

Si je pouvais –

L'AUTRE

Et le langage vient au secours. Parce que les mots débordent de la gorge et que parler seul, ça ne prend pas, il faut un butoir, une présence.

L'UN

Je ne savais pas.

L'AUTRE

Pas de quoi se branler.

Un temps. Quelques rires gênés fusent de la foule.

L'UN

Et à présent ?

L'AUTRE

Je pleure moins. Il y a moins de pourquoi. Parce que c'est épuisant.

L'UN

Et la vie –

L'AUTRE

Continue, oui, merci. On me l'a déjà dit. Elle est bien bonne.

Il rit. L'autre est décontenancé, mais se joint à son rire tout de même : grands éclats auxquels se joignent ceux de la foule soulagée – mais qui se terminent abruptement.

L'AUTRE

Bon.

L'UN

Bon.

L'AUTRE

Au revoir. Au revoir et...

L'UN

Merci. Oui. A bientôt.

L'AUTRE

Peut-être.

Applaudissements nourris de la foule émue.

Ils se serrent la main, l'un sort de scène, l'autre s'approche du public.

L'AUTRE

Ma vie n'est pas très intéressante.

Il s'apprête à se lancer dans de longues confidences, scrute le public du regard, prend son souffle, mais à se moment précis, la foule se déchaine à nouveau en applaudissements. Il est désemparé. Il se tait. Pris d'un effroi soudain, il s'éloigne à reculons et disparaît.

L'un revient sur scène.

L'UN

Je fais du tricot, parfois, le soir.

Un temps.

L'UN

Je ne tricote pas en public, non. Ça fait vieux jeu. C'est un de mes petits secrets. Et puis j'aime bien aussi...

L'autre revient en courant, essoufflé et hilare. Il fait des bonds sur scène autour de l'un en criant.

L'AUTRE

Regarder les gens passer, faire du vélo quand il pleut, presser sur les sonneries des grands immeubles et crier des injures par l'interphone, visiter les maisons hantées, faire du bruit en mangeant, regarder par le trou des serrures, bloquer les ascenseurs, jeter des cailloux dans les rivières, imiter le cri du paon, compter les étoiles

L'UN

Pas possible –

L'AUTRE

Compter les étoiles, pédaler dans le yoghourt, se gratter les fesses, rire quand il faudrait pleurer, boire de l'alcool par les trous de nez, oublier tous les anniversaires, fêter la vie en permanence... Je veux, je veux...

Une voix s'élève: « Vas-y, accouche ! »

L'UN

Qu'est-ce que tu veux ?

L'autre est à terre, à plat ventre. L'un s'approche de lui et pose un pied sur son dos. Quelqu'un dans la foule crie : « Ouais ! Montre-lui ! »

L'UN

Tu pourrais commencer par me dire ce que tu n'oses pas.

L'AUTRE

Je peux tout dire, tout faire.

L'UN

Faux.

L'AUTRE

Si je veux.

L'UN

Et si MOI je le veux ?

La foule en chœur : « Ha ah ! ». Quelqu'un crie : « A poil, à poil ! »

L'AUTRE

Ça ne te regarde pas.

L'UN

Je suis ton pote. Ton ami ! Mais qu'est-ce qu'un ami ?

L'un a jeté la question à la foule. Elle murmure, prise au dépourvu. L'un se met alors à raconter des devinettes pour détendre l'atmosphère. La foule, bien dressée, connaît toutes les réponses et s'empresse de répondre en chœur.

L'UN

Un ami dit à son ami : je n'ai pas mangé aujourd'hui. Qu'est ce que le premier ami lui répond : JE TE DONNE MON PAIN. Ça c'est un ami ! Oui, un vrai. Un ami se balade dans la rue et croise son ami qui lui dit : j'ai soif mais je n'ai pas d'argent. Qu'est-ce que l'ami qui se balade lui répond : JE TE DONNE MON ARGENT. Bien ! Encore un ami, un vrai. Un nouvel ami se tire une balle dans le crâne mais se rate et son ami vient le voir à l'hôpital et il lui demande, dis-moi ce qui te ferait plaisir. L'ami blessé répond : PASSE MOI LE VALIUM.

Applaudissements enjoués.

L'AUTRE

Cela ne concerne que moi.

L'un fait mine de sortir.

L'AUTRE

Comment tu penses ?

L'UN

Q'est-ce que ça peut te faire ?

L'AUTRE

Tu suis ta pensée ?

L'UN

J'enchaîne –

L'AUTRE

J'ai besoin de toi.

L'UN

Bien sûr. Bonsoir. Mes respects...

L'AUTRE

... Attends ! Je... je te dirai tout.

La foule invisible est soulagée : « Aah ! »

L'UN

Si c'est à contrecœur, non merci.

L'AUTRE

J'ai besoin de...

L'UN

De...

L'AUTRE

De ça. De te dire. Tout. Attends.

Noir. La cacophonie de cris mêlés à des sanglots compulsifs doit faire sursauter le spectateur, puis le bruit s'estompera comme on reprend sa respiration après un choc émotionnel, lentement et par à coups.

L'UN

Je...

L'AUTRE

Oui ?

L'UN

Je...

L'AUTRE

Oui, oui ?

L'UN

Je dois... Je dois m'en aller.

Un temps.

L'UN

Je ne peux pas rester.

L'AUTRE

Je le savais...

L'UN

Quoi ?

L'AUTRE

Que...

L'UN

Que quoi ? Qu'est-ce que tu savais ? Tu ne sais...

L'AUTRE

Que tu ne pourrais pas...

L'UN

Rien à voir.

L'AUTRE

Pas grave.

L'UN

Vraiment rien à voir avec...

L'AUTRE

Oui oui.

L'UN

Oui ! Je... Tu... Moi...je...

L'AUTRE

Bien sûr. Je comprends.

L'UN

Mais non ! Je suis ton, enfin - un ami / un ami.

L'AUTRE

Je sais. Tu, enfin, Monsieur, là, vous... connaissez l'histoire de / cet ami qui...

L'UN

Si je pars maintenant, cela ne signifie / pas que...

L'AUTRE

Oui oui. Trop / simple...

L'UN

Tu... enfin, vous, Monsieur, vous ne me croyez / pas !

L'AUTRE

Mais si, mais si, allez-y, vous allez être en retard... Les affaires / Monsieur.

L'UN

Sont les affaires. Oui. Monsieur. J'y vais. / Je...

L'AUTRE

Bonsoir.

L'UN

Je... téléphone – peut-être.

L'AUTRE

C'est ça. Bien.

L'UN

Bien bien.

L'AUTRE

Bon. Bonne nuit.

L'UN

Bonne...

Noir.

Des applaudissements enregistrés sont déclenchés simultanément à ceux du public. Les comédiens saluent. Lorsqu'ils sortent, la scène vide reste éclairée.

Ils entrent à nouveau, mais en deux temps, l'autre après l'un, et s'asseyent sur un banc.

L'AUTRE

Parfois je raconte ma vie à des inconnus.

L'UN

Ah bon.

Silence.

L'AUTRE

Véritablement. Toute ma vie. Ce que je vis de plus intime. Ce que je ressens au plus profond de mon être.

L'UN

Ah bon. Bien.

Silence.

L'UN

Et ça vous soulage ?

L'AUTRE

Ah ça me... pulvérise, ça me donne une énergie redoutable, ça me fait frissonner de bonheur quand je m'éloigne, tout léger...

L'UN

Ah bon. Bien bien.

Silence.

L'AUTRE

Ça vous intéresse ?

L'UN

Quoi ?

L'AUTRE

Ma vie.

L'UN

Ah... Ben...

L'AUTRE

Pas vraiment ?

L'UN

Non.

L'AUTRE

Bon.

L'UN

Bien bien...

L'AUTRE

Alors, bonne journée !

L'UN

Bon.

La lumière se fait dans la salle également. Les applaudissements enregistrés continuent pendant que le public sort de la salle, toutes lumières allumées.